

>>> Les maux des baobabs

Comores

Salim Hatubou a publié depuis 1994, une vingtaine de titres dont 11 livres de jeunesse : contes comoriens écoutés dans son enfance ou recueillis par lui-même, albums et courts romans. Une œuvre riche par la diversité des genres, des thématiques comoriennes et françaises, des publics, adulte et jeune, auxquels elle s'adresse avec une écriture empreinte de finesse et de sensibilité.

Créateur d'une maison d'édition - Encres du sud -, conteur, animateur d'ateliers d'écriture, il participe à des salons du livre et des festivals de conteurs dans les îles de l'Océan Indien et en France.

Quand j'étais enfant aux Comores, je quittais la ville pour Milépvani, un village rural, pour écouter Mariam Wa Madi, ma grand-mère maternelle, me raconter des histoires au pied d'un baobab. C'était une conteuse si merveilleuse que tout le monde accourait pour assister à ses veillées. Plus tard, parti planter ma deuxième enfance sur le béton de Marseille, je souffrais d'un mal terrible, plus douloureux qu'une nostalgie : *la contalgie*. Pour me soigner, je lisais des livres de contes, mais il leur manquait cette saveur étrange, celle de l'oralité. Alors, chaque nuit, je fermais les yeux, mettais un baobab dans ma tête et donnais vie aux princesses, sultans, diables, idiots... qui peuplent les contes comoriens.

Adulte, je retournais aux Comores. Je retrouvais le même plaisir en écoutant ma grand-mère. Et un jour, une route goudronnée atteignit le village. Les jeunes montèrent dans des voitures pour rejoindre la capitale. Un autre jour encore, un long fil amena l'électricité. Puis la télévision arriva. Par un matin de mai 2003, ma vieille conteuse s'endormit pour toujours. Les veillées contes cessèrent. Si un enfant réclamait un conte, on lui rétorquait "Va voir Mariamou Madi, c'est elle qui connaît ces futilités !". L'enfant répliquait "Mais elle est morte !". Le baobab du village pleura le silence du Verbe. À Milépvani. Comme dans tous les villages comoriens.

Aujourd'hui, les baobabs n'entendent plus que les répliques de Brooke et de Ridge, de la série télévisée *Amour, gloire et beauté* ou les détonations de *Robocop*. Les coupures d'électricité généralisées étant courantes aux Comores, les baobabs se mettent à rêver qu'un homme ou une femme réunira les enfants pour leur lancer : "Allahlélé, je vais vous conter une histoire, mais sachez qu'un conte est fils de mensonge et quiconque niera cette évidence se reposera dans les entrailles de l'enfer !". Mais il n'en est rien. Non. Les adultes contemplant silencieusement la flamme vacillante de la bougie, ignorant que leur Mémoire vacille tout autant et qu'elle ne tardera pas à s'éteindre, emportée par le vent de l'oubli. Parfois, les enfants s'organisent, s'assoient en cercle, se racontent des contes étranges dans lesquels les personnages prennent des voitures et des avions ou se battent avec des fusils... mais ils se lassent vite de ces histoires banales démunies de merveilles et de rêves. Une nuit, assis dans l'ombre, j'ai assisté à l'une de ces veillées. Je me suis approché des enfants et je leur ai proposé de leur dire des contes. Cela leur a paru bizarre : un homme venant de France proposant de raconter des *bataani*, c'est-à-dire des foutaises ! Mais ils m'ont

écouté attentivement, ne se rendant même pas compte que l'électricité avait été rétablie. Après cette veillée improvisée, j'ai offert aux enfants l'un de mes recueils illustrés. Je leur ai expliqué qu'il renfermait des contes de ma grand-mère. Comme certains ne savaient pas lire, j'ai commencé à traduire les histoires en comorien. Extraordinaire voyage pour ces contes : dits en comorien par ma grand-mère, traduits et écrits en français, ils étaient traduits du français au comorien ! Lors de mon dernier séjour aux Comores, un enfant non scolarisé contemplait les illustrations du livre que j'avais donné quelques années plus tôt. Son visage s'illuminait à chaque page tournée. "Les enfants comoriens n'aiment pas lire" ne cessent de me répéter des enseignants aux Comores. Pour preuve du contraire, j'ai toujours envie de leur raconter cette anecdote.

La littérature comorienne d'expression française est jeune. Les livres jeunesse sont rares, l'État comorien n'a pas encore signé les accords de Florence - ce qui rendrait les livres plus abordables -, l'Éducation nationale ne met pas au programme des auteurs comoriens, il n'existe pas de réelles bibliothèques dans les villages... Dans de telles conditions, comment affirmer haut et fort que les enfants comoriens n'aiment pas lire ?

Aujourd'hui, avec des amis, nous avons fondé l'association "Paroles Errantes". Nous mettrons en place des Maisons de l'Enfance, des lieux où les enfants viendront lire, écouter des histoires, faire des activités culturelles... Des bibliobus s'arrêteront dans les villages, au pied d'un baobab, pour donner le plaisir de la lecture. Et les maux des baobabs s'apaiseront enfin parce qu'ils seront bercés par les mots des livres errants.

Salim Hatubou
Écrivain

